



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

Le bal donné lundi à l'Opéra devait être la dernière apparition des toilettes de soirées, aussi ne devait-on s'attendre à aucune nouveauté extraordinaire dans les costumes. Le luxe des décors, la splendeur des illuminations, les bosquets de verdure qui bordaient chaque côté des escaliers, les faisceaux d'armes qui brillaient dans la salle, et l'orchestre si harmonieux, si admirable, tout cela était exactement semblable à ce que nous ont offert les bals donnés précédemment à l'Opéra. La foule était moins nombreuse qu'on aurait pu le supposer. On circulait, on dansait librement partout. Une distinction paraissait cependant établie entre le monde de la salle et celui du foyer où l'on voyait plus d'élégance, plus de personnes connues. La Reine et les Princesses ar-

rivèrent à dix heures et se retirèrent à onze. A deux heures le bal était déjà singulièrement éclairé.

COIFFURES. — Il y avait beaucoup de coiffures en plumes, quelques-unes en marabouts, la plus grande partie en fleurs. Les cheveux à la chinoise ou en bandeaux lisses étaient en majorité; quelques touffes cependant étaient crêpées à la neige sur les deux côtés du front. Pas une coiffure sans ferromnière sur le front, excepté celle où une rivière de diamans en tenait lieu.

— Des marabouts étaient placés en éventails derrière les coques de cheveux et entremêlés de pommes de pin d'or.

— Toutes les plumes excessivement élevées sur le sommet de la tête; une d'elles se détachait en spirale pour retomber sur le cou.

TOILETTES. — Une jolie coiffure était composée d'une guirlande à la *Cérès*, c'est-à-dire s'épaississant en pointe au milieu du front; cette guirlande était formée d'épis verts entremêlés de petites étoiles de diamans; les cheveux relevés en coques réunissaient les deux bouts de la guirlande qui remontaient vers le derrière de la tête. Cette coiffure était portée avec une robe de crêpe cerise garnie de blonde autour du corsage et de simples liserés sur l'ourlet.

— Une coiffure à la juive se formait d'une résille d'or qui prenait la nuque et venait se réunir sur le front par une flèche de pierreries; une natte de cheveux entourait le haut de cette résille en formant une couronne très-basse. Les cheveux lisses sur le front et deux petits crochets sur les tempes; avec cette coiffure une robe de gaze blanche garnie d'un large chef d'or, une grosse chaîne d'or sur le cou.

— Une robe de crêpe blanc, très-courte, avait une blonde attachée au bord de l'ourlet; trois rangs de blonde sur les manches; des branches de dahlia rouges dans les cheveux.

— A beaucoup de robes en crêpe un bouquet attaché au-dessus du genou correspondait à celui de la ceinture et de la tête.

— Sur beaucoup de corsages un petit collet rabattu, formant des pointes descendant très-bas sur les manches, était couvert de trois rangs de blonde unie plissés à tuyaux.

— A d'autres robes la blonde qui garnissait le corsage se relevait en draperie au milieu de la poitrine, sous la *Sévière*.

— Au théâtre Italien comme à l'Opéra on peut remarquer combien la moire est à la mode. Les femmes les plus parées portent cette étoffe. Presque toujours on y adapte des manches blanches. Des corsages drapés

d'où dépasse une chemisette garnie de valenciennne. Les corsages à la grecque sont jolis avec cette étoffe, en ce que les plis s'en soutiennent parfaitement, et que le *godet* qu'ils forment par-devant conserve sa grâce.

ROBES. — Les corsages croisés en moire ou chaly ont de préférence aux fronces de grands plis fixés sur les épaules et sous la ceinture. On supplée quelquefois à ces plis par quatre ou cinq biais arrêtés sous un liseré que l'on attache sur un corsage uni. Ils se coupent graduellement afin que, vers l'épaule, ils se trouvent excessivement étroits.

— Les corsages à schall seront aussi beaucoup portés cet été. Comme ils offrent une forme très-élégante, afin de rendre la robe à double usage, on les ouvre sur les épaules et sous les bras, de manière à ce que l'on puisse mettre dessous également un canezou à manches blanches, ou un canezou pareil; de cette façon la robe est habillée ou négligée, sans même avoir l'embarras de faufiler les manches. Le jupon est également ouvert dans les plis de côté au lieu de l'être par derrière. Ce système est tout-à-fait convenable aux robes à dos plats.

— On fait des corsages tout unis, lacés, destinés à être portés avec des fichus de tulle ou de mousseline, qui rabattent en formant jockeys sur les épaules et schalls autour des corsages. Ces fichus, que l'on doit mettre en dedans, sont garnis de plusieurs rangées de tulle, ce qui donne de suite beaucoup d'élégance à la robe. Les uns sont demi-décolletés; les autres ont, à partir du petit schall rabattu, une guimpe qui monte jusqu'au cou.

LINGERIE. — Les garnitures en fine batiste plissées et festonnées en crête de coq deviennent de jour en jour plus nombreuses. Pour détruire ce qu'elles pourraient avoir de trop mat, on les entremêle d'autres garnitures en mousseline très-claire bordées de petit tulle. Les pélerines en batiste avec de longues pointes, qui croisent sur le devant, sont très-distinguées. On les orne des garnitures que nous venons d'indiquer. Au-dessus de cette garniture une broderie au plumetis est d'un charmant effet.

— Pour collerette de matin, sur peignoirs et redingotes, ce sont encore des garnitures plissées et entrecoupées de garniture tuyautée. Deux se soutiennent en haut, trois descendent. L'intervalle est marqué pour un entredeux brodé; un bouton les attache par-devant.

— On fait beaucoup de chemisettes en batiste, à collets rabattus. Ils sont garnis de deux ou trois rangs étagés, en mousseline bordée de tulle et tuyautée.

— Les canezous, forme guimpe, boutonnés sur les épaules, avec des manches demi-larges du bas et énormes du haut, sont très-nombreux. On en fait aussi à manches justes à partir du coude. Les plus beaux sont en mousseline brodée. De gros bouquets sur les manches, et sur la poitrine, une guirlande qui marque le rond d'une pélerine. Sous cette guirlande on place quelquefois une dentelle froncée. On peut la mettre également large ou étroite.

— On fait des guimpes qui n'ont autour du cou qu'une petite dentelle, presque à plat. D'autres ont des ruches ou des collets carrés ouverts et rabattus. Ces derniers sont soutenus par un ruban noué pardevant ou une petite écharpe en tulle brodé.

— S. M. la reine des Français, qui a daigné accorder son brevet à M^{me} Rousselet-Vaulout, l'a nommée Marchande de Modes de LL. AA. RR. les princesses de la maison d'Orléans.

M^{me} Rousselet-Vaulout, dont les magasins sont *rue Richelieu, n° 87*, au premier, *au coin de celle Neuve-Saint-Augustin*, réunit à la fraîcheur de goût d'une jeune artiste l'étude d'un talent qui a déjà été justifié par de flatteurs et nombreux succès.



Boul

Capote
Anglais



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra

Modes de Long-Champs.

Capote Anglaise Robe en gros de Naples. Canexou de tulle des Mains de la
Anglaise rue de la Suie N.º 20.

n
v

n
f
o
a
q
p

c
u
le
le
fi
ex
de
qu

si
de
co
po
ch

ils
ma
pe
gia

dé
qu
fla

Couronnement de Pétrarque.

C'est le plus beau triomphe qu'un écrivain ait obtenu dans les siècles modernes. Poètes de nos jours, écoutez ! vous n'en avez point vu, et vous n'en verrez point de semblable.

A Rome, le 22 mai de l'an 1341, on chanta une grand'messe solennelle, qui fut suivie d'un festin, où tous ceux qui cultivaient les lettres furent invités : le maître des cérémonies fit apporter sur la table les œuvres de ce poète, et les déposa sur de riches carreaux de velours ; après un discours sur le mérite de cet auteur, les savans conclurent qu'il était digne de recevoir la couronne, et il ne resta plus qu'à préparer son triomphe.

Aussitôt on le dépouilla de ses habits, on lui mit au pied droit un cothurne rouge, chaussure de l'ancienne tragédie, et au pied gauche un brodequin de couleur violette, emblème de l'ancienne comédie ; on le revêtit d'une longue robe de velours cramoisi sur un pourpoint orange, le bord était d'un galon d'or, ce qui signifiait que ses vers étaient affinés et épurés comme l'or ; une chaîne de diamans formant la ceinture, exprimait le brillant de ses idées ; un manteau de satin blanc, symbole de l'innocence, annonçait que ses mœurs étaient irréprochables, et qu'il n'avait jamais offensé personne.

On lui mit sur la tête un bonnet pyramidal propre à recevoir plusieurs couronnes, et le bonnet élevé en pointe figurait encore l'élévation de son esprit ; le collier avait la forme d'une lyre, et la chaîne était composée de petits serpens entrelacés les uns avec les autres, comme pour représenter la souplesse et la sagacité de l'esprit, qui avait su enchaîner ses pensées avec l'harmonie des cadences et des tours poétiques.

Les gants qu'on lui mit aux mains n'étaient pas moins mystérieux : ils étaient de peau de loutre ; cet animal vit de rapine, mais se fait remarquer par sa finesse ; nouvel emblème du vol ingénieux qu'il est permis aux poètes de faire aux anciens ; ce qui les distingue du plagiaire, sans adresse et sans honte.

La queue de sa longue robe était portée par une fille échevelée, déchaussée et couverte d'une peau tigrée : il n'est pas besoin de dire qu'elle annonçait l'enthousiasme, car elle portait en plein midi un flambeau ardent.

Le poète ainsi équipé descendit de la salle du palais des Colonnes dans la cour, où il trouva un char fait en forme de Mont-Parnasse, avec Apollon et les neuf Muses ; les symboles des divinités fabuleuses étaient peints autour de ce char, parce que la mythologie était encore l'ame de la poésie.

Le trône sur lequel on fit asseoir le poète était supporté par un lion, par un tigre, par un léopard et une panthère ; ce qui faisait entendre que les poètes, à l'imitation d'Orphée, ont le pouvoir de dompter et d'appivoiser les monstres ; les trois Grâces, demi-nues et les mains entrelacées, étaient sur le char comme ses fidèles compagnes ; la Réverie, sous la figure d'une jeune fille couronnée d'étoiles, était à ses pieds.

Deux grands chœurs de musiciens, rangés sur deux lignes, marchaient à pied, tandis que des satyres et des faunes dansaient autour du char ; parce que la musique et la danse sont invariablement subordonnées à la poésie : ces musiciens chantaient tour-à-tour des vers latins et italiens à la louange du triomphateur ; les fleurs tombaient des fenêtres, jetées par la main des plus belles femmes qui versaient également des eaux odoriférantes.

Arrivé au Capitole, le poète fit un discours, et le sénateur chargé de le couronner lui mit sur la tête une couronne de lierre pour la poésie dithyrambique, une de laurier pour la poésie héroïque, et une de myrthe pour la poésie lyrique. Les quatre filles les plus distinguées de Rome lui apportèrent leurs ouvrages de broderie en signe de reconnaissance de tout ce que l'amant de Laure avait publié en l'honneur de leur sexe.

Du Capitole, le poète marcha à pas lents par la ville, distribuant au peuple diverses pièces de monnaie, selon l'usage des anciens triomphateurs. C'était encore une démonstration de la généreuse et noble libéralité des poètes, qui donnent abondamment au peuple des idées, des sentimens et des plaisirs vifs, sans en rien recevoir que quelques applaudissemens.

Il descendit de son char lorsqu'il fut au Vatican, entra dans Saint-Pierre de Rome, rendit grâces à Dieu de son triomphe, et appendit ses trois couronnes au tombeau du prince des apôtres ; témoignage non moins visible que l'immortelle célébrité ne saurait appartenir au poète irreligieux : les acclamations dues à sa piété l'accompagnèrent jusqu'au palais des Colonnes, et les principales dames de Rome vinrent lui toucher la main.

MERCIER.

MÉLANGES.

Le Théâtre Français vient d'être replacé sous le régime de la société. Le gouvernement n'a pas, à ce qu'il paraît, voulu prendre sur lui la responsabilité d'une liquidation. M. Taylor reprend les fonctions de commissaire royal près de ce théâtre.

— Au Cirque les représentations de *l'Empereur* ont été prolongées. L'administration ne veut pas remplacer cette pièce nationale sans faire jouir de son spectacle quelques contemporains du grand capitaine. Elle a donc fait préparer une loge dans laquelle seront admis tous les soirs trente invalides. Les héros d'Aboukir et de Marengo, les nobles débris d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram pourront revoir encore une fois celui qui les a menés à la victoire. Un théâtre appelé particulièrement à reproduire les fastes militaires de la nation, devait cet hommage aux vieux soldats mutilés pour la patrie.

— On cite comme merveille du jour le salon orné en acier poli qui vient d'être exécuté chez un riche banquier de la Chaussée-d'Antin. Les ornemens des portes, des chambranles, de la tenture, le lustre, les girandoles, tout enfin est en acier poli, du travail le plus délicat et d'un fini admirable. Aux bougies les surfaces diamantées de ces pièces en acier présentent des reflets de lumières d'un effet magique.

On assure que ces ornemens fabriqués par des procédés nouveaux et ingénieux ne sont pas plus chers que ceux en bronze doré. Il sont d'un entretien facile et sont aisément prévenus de l'oxidation au moyen d'un enduit composé par l'inventeur.

— «Sept heures du soir et il fait encore jour ! Oh ! bienfait du nouveau gouvernement ! s'écriait ces jours derniers, dans toute la sincérité de sa reconnaissance, un monsieur qui venait d'être nommé Sous-Préfet.

— Le journal anglais *l'Atlas*, va réunir tous les débats sur le bill de réforme, en une seule feuille de quarante pieds carrés. Il a déjà fait un prodige semblable lors des débats, sur l'émancipation des catholiques, en rapportant la matière de trois volumes in-8°.

— Le valet de chambre de M. le duc de V*** disparut un de ces jours derniers emportant l'argent et la montre de son maître. Troublé, sans doute, par les recherches de la police, il imagina de la mettre en défaut en adressant au duc le billet suivant : « Mon cher maître, il est inutile de me faire poursuivre davantage par les mouchards : j'ai le regret de vous annoncer que je me suis noyé ce matin en me jetant dans la Seine, par-dessus le pont des Arts. »

— A Lisbonne, un couvent de moines susceptibles s'avise d'être scandalisé de quelques peccadilles de son supérieur et d'en déférer à l'archevêque sur le choix de la punition à infliger au coupable. Le patriarche opine pour un châtiment exemplaire et ordonne, en latin, selon l'usage des formules, que le supérieur sera : *Suspensus a sacris*. Malheureusement les moines n'entendaient pas aussi bien le latin que la chasteté, et les bons frères, interprétant le jugement de la manière la plus vulgaire, suspendirent leur supérieur à la porte de la sacristie. Il faut leur rendre justice : ce fut avec toute la solennité possible, mais le malheureux n'en fut pas moins pendu. (*Historique.*)

— Lorsqu'il fut question du milliard pour l'indemnité des émigrés, le général Foy s'écria : « Vous parlez d'un milliard, messieurs ! songez que vous demandez à la nation plus de francs qu'il ne s'est écoulé de minutes depuis Jésus-Christ... » On rit beaucoup de la remarque de l'honorable Député, qui, cependant, était fort juste, car à la fin de l'année 1830, il s'en fallait encore de 23,093,920 minutes, que le milliard fût complet. Il est aisé de s'en convaincre en calculant dix-huit cent trente années, ayant chacune 365 jours, composés de 24 heures, dont chacune a 60 minutes.

A ce Numéro est jointe la planche 798.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr.—Département, 9 fr. 50.

— Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.